

L'ISLAM EST-IL REFRACTAIRE AU DEBAT ?

Bakary SAMBE¹

nangadef@hotmail.com

L'actualité brûlante pousse certains à servir du "chaud" et à plonger dans une sorte confusion entre le message originel d'une religion et les interprétations sémantiques et pratiques qui en sont faites. Au vu des évènements qui s'enchaînent au fil des jours, des images renvoyés des quatre coins du monde musulman, décryptés puis interprétés par une presse loin d'être avertie des questions dont elle veut être le spécialiste, il est une forte tendance à confondre, à force de les entendre et des les voir alignés les termes d'islam, d'islamisme ou intégrisme voire fondamentalisme. Pendant ce temps les fidèles et les simples citoyens, avides de connaissances et d'informations, dévorent cette production qui n'est ni scientifique, par sa méthodologie, et encore moins crédible par ses sources et son manque notoire de déontologie. J'avais dans un article précédent expliqué la manière dont, aujourd'hui, les musulmans eux-mêmes sont victimes de l'image que donnent de l'islam certains pseudo-spécialistes, appelés, de manière inadéquate, islamologues². C'est cette manière de présenter la religion musulmane avec une vision étriquée, fermée jusqu'à en faire un domaine déserté par toute réflexion audacieuse allant dans le sens d'une réelle compréhension accessible, favorisant le débat et l'échange. Ces théologiens s'enferment dans la lettre du message religieux jusqu'à en tuer l'esprit. Ainsi, ils réduisent l'islam à une simple somme d'ordres et d'interdits le dépouillant ainsi de toute sa dimension humaniste, civilisationnelle et universelle. L'universalité de l'islam et son message humaniste se trouvent ainsi sacrifiés sur l'autel du dogmatisme. On peut déplorer, aujourd'hui le manque d'intérêt chez les musulmans pour cet autre aspect d'une religion qui par son ouverture et sa capacité d'adaptation dans toutes les situations et cultures, est parvenue à rassembler plus d'un milliard d'individus, de l'Atlantique à l'Indus et compte aujourd'hui des minorités importantes disséminées dans les cinq continents. Ce serait dommage que par la faute d'une minorité non représentative, une telle religion soit assimilée à l'obscurantisme ou au fondamentalisme bien que ces termes, à force d'être prononcés avec anachronisme et hors contexte, ne veuillent plus rien dire.

L'islam n'est point obscurantisme du simple fait qu'il appelle à l'usage de l'Intellect et pousse à la réflexion et en fait presque un devoir. On ne peut compter le nombre de versets

¹ Centre de politologie de Lyon-Maison de l'Orient Méditerranéen (GREMMO)- Université Lumière Lyon 2

² Voir *Wal Fadji* 06/08/2001 « A quand une réelle approche islamologique ? »

qui vont dans ce sens. « Ceci sert d'exemple aux gens qui réfléchissent » (*liqawmin yatafakkarûn*), « ceci sert d'exemple aux doués de raison » (*ûlûl albâb*) concluent d'innombrables versets du Qur'ân et non des moindres. On les trouve dans des versets à haute portée symbolique au vu de leur sens et de leur place dans la structure du message coranique. De plus, qui prône l'ouverture bannit le l'obscurantisme et l'enfermement dans des sortes de doctrines que l'on croit figées. Le Prophète Muhammad à l'aube de l'islam exhortait déjà à l'ouverture et reconnaissait du coup l'universalité de la Science et de son acceptation d'où qu'elle pût émaner pourvu qu'elle serve à l'humanité. Ne lui est-il pas attribué ce hadîth qui dit : « Allez à la recherche de la science même jusqu'en Chine ». Le plus dépourvu de culture historique peut savoir qu'à cette époque du VII^e siècle cette région du monde était vide de toute population musulmane. Quel contraste avec l'époque contemporaine où des « savants » musulmans osent jeter l'anathème sur toute production scientifique dès qu'elle est l'œuvre de non musulmans ou même de musulmans d'un autre rite ou d'école théologico-juridique différente. Aujourd'hui, sur de simples divergences concernant les éléments du dogme, certains musulmans s'arrogent le droit d'« excommunier » d'autres pour les qualifier d'*Ahl al-bid'a wa al-kufr* (les gens de l'innovation blâmable et de la mécréance)! Un tel comportement, est de plus en plus fréquent dans nos pays, où émerge une nouvelle génération confrontée à d'autres expériences islamiques, à d'autres manières de voir qui n'en sont pas moins légitimes. Mais le rejet de toute forme de religiosité autre que celle découverte, bien récemment, constitue leur cheval de bataille.

On en rencontre qui assimilent les confréries religieuses soufies à de la pure « innovation blâmable » (*bid'a*) lorsqu'ils n'excluent pas de la communauté (*al-millat*) leurs adeptes. Voilà une attitude sous-tendue par l'ignorance, une ignorance de sa propre religion sans parler des conditions historiques et des origines sociales de celle-ci ! Car, il arrive qu'un tel « savant » - s'il est juste de l'appeler ainsi – se réclame de Hassan al-Bannâ (ou d'un autre) en ignorant que ce dernier était affiliée à une confrérie : la Hasâfiyya et pratiquait un *wird* au même titre que dans la Qâdiriyya la tijâniyya, ou la Murîdiyya. C'est pourquoi, nous suggérons dans un article précédent (*Wal Fadjri* 06/08/01) que l'étude des religions ne soient plus séparée de celle des sciences humaines telles que l'histoire, la sociologie ou même la philosophie. D'aucuns, par la même ignorance dont sont victimes les premiers, découragent ou bannissent, cette dernière spécialité : la philosophie. Ils la considèrent, à tort, comme étant aux antipodes de la religion. De tels présumés s'inscrivent en porte à faux avec l'esprit de l'islam, de son message originel et de sa philosophie tout court. L'islam n'a t-il pas connu,

intégré, et accepté dès les VIII^e/IX^e siècles, celle des Abbassides, la pensée Mu'tazilite qui prônait « il n'y a de vrai guide sinon l'intellect » (*lâ imâma siwâ al-'aql*) ayant parmi ses ténors Abû Uthman 'Amr ibn Bahr al-Kinâni al-Basri plus connu sous le nom d'al-Jâhiz qui vécut à Bassora (Iraq) de 780 à 868? Rappelons qu'à cette époque où les musulmans « exhument » la philosophie d'Aristote, il régnait, encore, en Occident, un « fondamentalisme » des plus durs alors que ces penseurs musulmans inauguraient une véritable pensée critique. Nous rétorquerons à tous ceux qui ne reconnaissent pas à l'Intellect et au sens critique leur place dans l'approche de l'islam qu'Abû al-Walid Muhammad ibn Ahmad al-Hafid, le célèbre Ibn Rushd (né à Cordoue 1126- mort à Marrakech en 1198) (que l'Occident s'est approprié sous le nom latinisé d'Averroès) posait, déjà au XII^e siècle, la question de la compatibilité entre Foi et Intellect après que, deux siècles avant, Avicenne (Ibn Sînâ) lui a ouvert la voie. Ce dernier formulera, très tôt, contre al-Ghazzâlî, le premier constat d'opposition entre vérité rationnelle et vérité révélée. Rien que par ses arguments on peut se rendre à l'évidence que l'islam est une religion ouverte. Peut-être que ce qui réduisent l'islam à de simples ordres et interdits, au paradis et l'enfer, auront du mal à pouvoir accepter, dans sa globalité, cet héritage qui ne nous appartient plus, mais qui s'inscrit dans le patrimoine universel car son enseignement prône le bon sens, la « chose la mieux partagée au monde » nous rappelle Descartes près de six siècles après al-Jâhiz !

Comme le reconnaît le journaliste français, Jean François Kahn « c'est grâce à cet apport de l'islam rationnel et pré-moderne que la chrétienté, à son tour, redécouvrit la pensée grecque » (voir son article qui a paru chez *Marianne*, 8 au 14 oct. 2001, p. 15). Tout ceci s'est passé bien avant le XVI^e siècle, celui de la Renaissance, inaugurant l'entrée de l'Occident dans la « modernité » qui sera parachevée, sous sa forme intellectuelle, avec la pensée des Lumières avec Diderot, Montesquieu, Voltaire et les autres.

Et maintenant on ose pointer du doigts les musulmans qualifiés par-ci, d'obscurantistes, par-là d'intégristes comme s'ils étaient imperméables à toutes les grandes idées qui rythment la marche en avant de l'Humanité. A qui est-ce la faute ? Certainement pas à l'islam dont le premier verset de la première sourate est consacré à l'exhortation à la quête de la science « *Iqra'* = lis » ! Non plus à son Messager qui a prêché, au plus haut niveau, la curiosité intellectuelle : « La connaissance de toute chose vaut mieux que son ignorance *'ilm kulli shay'in afdalu min jahlihi* ». Seule l'autocritique peut être salutaire car aboutissant nécessairement à la prise de conscience. Cette dernière est l'acte I du long processus que

constitue la prise en main de son destin afin de devenir de dignes représentants d'une religion aussi pleine d'humanisme, de tolérance et d'ouverture.

Pourtant, c'est, animé de cette audace, qu'Ibn Khaldûn (XIV^e siècle) arriva à inaugurer l'ère proprement dite de l'histoire et de la sociologie au sens d'une démarche scientifique. Plus près de notre époque contemporaine Jamâl al-dîn al-Afghânî a poussé, à son paroxysme, la radicalité de la critique sociale dans un contexte très difficile.

Cette évolution est possible surtout que le Livre de base de l'islam, le Qur'ân, est des plus ouverts. Dans le sens que « texte » va forcément avec « interprétation » et cette dernière est l'expression de la différence qui n'est point synonyme de querelles idéologiques dogmatiques où on se considère meilleur que l'autre-différent qu'on qualifie de mécréant ou encore *d'Ahl al-bid'a*. « La divergence de points de vue entre les oulémas est signe de la miséricorde divine » n'est-ce pas là un hadîth du Prophète sur lequel la majorité des savants s'accorde ? Même si, par dogmatisme et intolérance, certains sont méfiants à l'égard de cette culture d'ouverture qui se dégage de l'esprit même de l'islam, il appartient aux musulmans de saisir la grande liberté que leur offrent les textes fondateurs et s'investir dans une réflexion profonde sur leur sacré. C'est la seule solution. Car vouloir décrypter le message de l'islam, comprendre les textes fondateurs avec les clefs de la « fermeture de la porte de l'*ijtihâd* » ne fera refléter une image dont on ne peut rester fier. Et puis le texte qur'ânique qui ne ferme point la porte aux efforts de réflexion nous y convie d'une manière ou d'une autre avec les appels incessants à l'usage du plus grand don de Dieu évoqués plus haut : l'Intellect (*al-'aql* en arabe). Il ne faudrait pas qu'à cause d'une minorité qui croit servir l'islam en lui causant les plus grands torts que les intellectuels musulmans abdiquent. Ceci aboutirait à une situation aussi amère que celle qu'on a l'impression de vivre de temps à autre, suivant les dérives de ceux qui, par leurs actes prennent toute une communauté en otages. En d'autres termes si toutefois l'islam, par manque d'audace de la part de ses intellectuels, cesse de « sonder ses origines » et d'interroger son passé riche d'enseignements des plus avant-gardistes pour mieux éclairer son avenir de plus en plus complexe, on donnera raison à ceux qui tirent déjà triomphalement les conclusions du type : « Et la mosquée se ferma aux intellectuels. Elle brûla leurs oeuvres [...] Ne s'interrogeant plus sur lui-même, menacé par l'occident, l'islam se ferma au monde [...]. Il n'y aura plus, de siècle en siècle, qu'un seul mot d'ordre : emmurer

les textes pour mutiler les hommes »³. De toute manière, de tous temps, des voix s'élèveront pour rappeler à la raison, à l'ouverture et à la tolérance.

Nos guides religieux, apôtres des différentes confréries, par leur intelligence des textes et de la société à laquelle s'adressait leur message ont réussi leur pari : implanter l'islam dans une société à laquelle il était « étranger ». C'est par une adaptation sociologique, sans heurts et avec philosophie qu'ils ont fait accepter le message de paix qu'est l'islam à la majeure partie du pays. Tous ont donné des leçons de sagesse que le cadre exigü de cet article ne permet pas de rappeler exhaustivement ici. Mais tout le monde sait que Shaykh El Hadj Malick a donné une belle leçon de tolérance par sa cohabitation exemplaire avec les chrétiens vivants à son époque à Tivaouane. Shaykh Ahmadou Bamba a clairement énoncé qu'il a pardonné à ses « ennemis » d'hier qui, pourtant l'ont entraîné dans un exil de plus de sept ans. Par cette sagesse, ils sont parvenus, ainsi que les autres grands personnages de l'islam au Sénégal, à faire des confréries et de l'islam une source intarissable de repères sociaux pour élaborer de véritables projets de société⁴.

Pourtant aujourd'hui encore des penseurs musulmans s'attèlent à cette lourde tâche, en prenant des risques pour de simples réflexions qui devraient aller de soi. On peut citer le cas de l'universitaire algérien Ali Mérad ou encore du jeune Mufti de Marseille, Soheib BenShaykh. Ce dernier appelle d'ailleurs à une lecture et à une compréhension intelligente des textes sacrés partant du fait que l'islam de par sa nature même s'y prête beaucoup plus qu'on ne le pense. Pour lui l'islam ne refuse guère la modernité et dénie l'intégrisme et l'obscurantisme dans le sens que c'est « une religion qui condamne le clergé, refuse la prêtrise, et dénonce toute tutelle sur les consciences ». Selon ce sociologue et théologien, afin de rester fidèle à l'héritage intellectuel de l'islam pour parer à l'intolérance et l'intégrisme de certains, imputés ensuite injustement à l'islam, il faut partir d'un raisonnement simple : « Nous avons un texte. Et qui dit texte dit forcément sujet d'interprétation, car il vit de la compréhension des hommes. C'est cette interférence entre le temporel, avec son caractère changeant, relatif, très humain et l'intemporel avec son caractère universel, éternel, qui donne à l'islam la souplesse nécessaire pour s'adapter à toutes les circonstances ». Il conclut son long plaidoyer en déplorant la situation présente, dans une sorte de nostalgie d'un passé, dans lequel il était, au moins, permis de penser. « Ce que font les talibans de la sharî'a, nous dit-il,

³ Propos de Martine Gozlan dans un article publié au magazine français *Marianne* du 8 au 14 octobre 2001, p. 44.

n'est qu'une interprétation de la loi par des sociétés tribales, patriarcales et phalocrates et habitées par des soucis guerriers. Le problème de l'islam [aujourd'hui] se résume en ces termes : les musulmans ont perdu l'intelligence créatrice et interprétative qui a accompagné l'islam pendant les quatre siècles fondateurs ».

Ces paroles sont dures mais chargées d'une volonté de rompre avec les amalgames et les préjugés à l'égard de l'islam qui n'est ni islamisme, ni intégrisme, ni toute autre manifestation de la haine et de la violence. Nous pensons qu'il incombe aux musulmans, à leurs penseurs, dans toute leur diversité, de fournir les efforts qui ne peuvent plus attendre afin d'en découdre avec cette sorte de mutisme, laissant libre cours à tous les actes irresponsables qui se drapent de la couverture « islam » alors qu'ils en sont loin.

⁴ Voir Bakary Sambe, « Politisation de formes de religiosités apolitiques : l'exemple des confréries musulmanes au Sénégal », Mémoire DEA science politique, Institut d'Etudes politiques de Lyon, 1998 ou « Stratégies endogènes de développement : quel rôle pour le religieux », *Le Soleil*, 13/09/2001.